

L'influence est un risque

Postface de Bruno Latour, Sciences Po, Paris
Pour un livre collectif
Claire Tollis, Laurence Créton-Cazenave, and Benoit Aublet. *L'effet Latour. Ses modes d'existence dans les travaux doctoraux* Paris: Editions Glyphe, 2014.

Je n'ai jamais été sûr de l'expression « diriger » une thèse et du terme de « directeur de thèse ». J'ai souvent l'impression d'avoir plutôt « suivi » que « dirigé » les thèses. Les Allemands utilisent l'expression de « père » ou de « mère de thèse » pour désigner le « directeur » ou ce qu'on appelle aussi le « promoteur ». Mais dire « père de thèse », c'est aligner le thésard sur le statut des enfants et donc plonger les relations de travail dans le chaudron des passions familiales. Pas sûr que ce soit un progrès !

J'ai toujours préféré que le doctorant dise « j'ai fait ma thèse dans le labo d'Untel ». Car c'est toujours en effet, quelle que soit la qualité du directeur, un labo (ou un groupe de recherche) qui assure au doctorant la meilleure matrice pour se développer intellectuellement et apprendre des autres doctorants de sa « classe d'âge » les « ficelles du métier » (pour parler comme Howie Becker).

Le système américain du « comité de thèse » m'a toujours paru supérieur au système français du « colloque singulier » entre directeur et doctorant qui conserve, du moins en sciences sociales et humaines, un reste du rapport de maître à disciple. En effet, dans le comité de thèse le doctorant ou la doctorante se trouve en face d'une gamme de compétences diverses, et, si le comité se réunit comme il se doit au moins une fois par an, il ou elle profite d'une excellente préparation aux soutenances futures. Surtout, le comité évite la maladie de la dépendance, risque principal du lien de thèse.

De tous les termes de relation, c'est celui de maître à apprenti que je préfère, car il a l'odeur de la boulangerie ou de la cuisine, en tous cas de l'artisanat. L'HDR souligne simplement que le professeur est capable de maîtriser à peu près la matière de son domaine. « Maître » ne signale donc aucunement qu'il ou elle a le droit d'exercer un pouvoir quelconque sur un autre humain, mais que, dans son sujet, il ou elle ne fait pas les erreurs d'un débutant. C'est tout. Le reste, le maître l'apprend quand il ou elle a des apprentis. Ce rapport d'apprentissage me paraît plus sain que tous les autres : j'ai fait une dizaine de livres et quelques années de terrain, je crois pouvoir vous montrer comment vous pouvez rédiger les vôtres et vous guider dans vos propres terrains. Mais ce que vous allez en faire ne dépend que de vous.

Le problème, c'est que le maître, s'il est un peu connu, se trouve avoir parfois de l'influence sur des doctorants dont il ne dirige pas les thèses, voire,

cela s'est vu, sur des doctorants qui souhaitent échapper aux paradigmes de leur directeur. Et là, le professeur que je suis ressent toujours de l'embarras. Il se trouve en effet que, à cause de leur caractère éminemment pratique et artisanal, les habitudes de travail qu'il a prises ne peuvent se transporter très loin. Quand elles se transportent, elles deviennent des « positions théoriques ». Et là les malentendus se multiplient.

Les théories circulent, en effet, sans effort, mais elles n'ont, dans nos domaines, aucun sens, si elles ne parviennent pas à faire une différence dans la façon d'aborder les terrains et surtout, ensuite, si elles ne parviennent pas à faire écrire différemment les doctorants. Autrement dit, le professeur qui a de l'influence court le risque de vendre des produits dans le monde entier dont le mode d'emploi n'est en effet pas distribué. Il se retrouve donc avec des clients furieux ou qui portent aux objets inutiles dont ils ont fait l'acquisition une sorte de « culte du Cargo ». J'ai souvent vu des doctorants, dans des pays éloignés, invoquer la divinité nommée « ANT », la célèbre « Fourmi théorique » pour qu'elle vienne mettre de l'ordre dans des données éparses. Sans résultat aucun.

Or, dans nos domaines, la théorie n'a pas grand sens si elle ne disparaît pas entièrement dans une autre façon de travailler la matière des données (quali ou quantitatives peu importe). « Théorie » veut dire uniquement « je vois des choses que je n'aurais pas aperçu sans elle » ; c'est ce qu'on voit qui est intéressant. Si bien que j'ai toujours préféré des travaux qui ne parlent aucunement de théorie mais qui, parce qu'ils utilisent des choses que j'ai pu moi-même et mes collègues écrire, donnent à voir ce qui, à coup sûr, ne serait jamais apparu sans la lecture de tels écrits.

Or, ce rapport là, il est difficile à établir à distance. Tout se passe comme si le travail théorique avait besoin d'un « service après vente » pour « monter », entretenir ou réparer l'usage des concepts dans chaque atelier doctoral. Ce qui est vrai d'une machine à laver la vaisselle, l'est encore plus d'un concept : il faut aller chez l'acheteur et ajuster la machine au lieu précis où elle va fonctionner à condition que tout les réseaux soient en place. Ce qui est vrai du travail d'acquisition des données, l'est encore plus du travail d'écriture. Bien qu'il existe quelques manuels pour aider les doctorants de science sociale à finir leur thèse, ce n'est évidemment pas avec un manuel que l'on peut résoudre la question. Essayez de passer le certificat de garagiste ou de boulanger par la lecture d'un manuel !

Malheureusement, la formation en sciences sociales et humaines est en ce point totalement déficiente. Alors que la thèse (ou les articles faisant office de thèse) sont entièrement des écrits, je n'ai jamais vu de doctorants qui aient bénéficié d'un atelier d'écriture de thèses. Quand je dis « écriture » je ne dis pas « discuter » de ce qu'il faudrait écrire si l'on avait lu davantage, pensé davantage, ou passé quelques années de plus sur le terrain ; je ne parle pas non plus des « débats d'idées » à propos des « positions théoriques » des uns ou des autres ; et, encore moins, de cette horrible chose,

malheureusement toujours enseignée, qu'on appelle « méthodologie et épistémologie des sciences sociales »... Non, je parle de l'équivalent de la préparation d'une pâte à tarte ou du démontage d'un moteur faite par l'apprenti avec le maître dans son dos.

L'écriture en sciences sociales est supposée passer d'une génération à l'autre par l'opération du Saint Esprit. Jamais personne ne vous explique ce qu'est une phrase, une virgule, un paragraphe, un chapitre, un plan. Jamais personne ne vous montre par quelle lente reptation des données dites « brutes » deviennent des « pensées » et des « arguments » c'est-à-dire toujours des développements de textes. Jamais personne ne vous indique comment faire des fiches et retraiter les données. Si cette partie fait l'objet de nombreuses présentations en « méthodes quantitatives » elle est totalement absente en « méthodes qualitatives ». Chaque doctorant doit apprendre pour soi seul ce que c'est qu'écrire une thèse un peu comme chacun, autrefois, était supposé découvrir pour soi même les affaires compliquées du sexe.

Or cet apprentissage, on ne peut pas le faire en théorie ou en imagination. On ne peut le faire qu'en vrai et, surtout, collectivement. Ecrire en effet, en tous cas écrire « science » et non pas « littérature » ou « art », suppose de s'inventer un collectif de contre-lecteurs qui participent avec vous à l'élaboration du travail (contre-lecteurs qui simulent le futur jury et, éventuellement, les futurs lecteurs). Ce travail collectif ne peut se faire qu'à la condition de ne pas être seul dans sa chambre de bonne à regarder son écran en espérant que les données vont finir par rentrer dans le « cadre théorique » du labo auquel on appartient. Il faut jouer ensemble dans cette espèce de « tas de sable » qu'est l'atelier d'écriture de thèses en patouillant ensemble les chapitres, plans, paragraphes et données brutes des uns et des autres. Seul moyen d'échapper à la maladie du doctorant : se retrouver seul devant ses données en voyant son directeur une fois de temps en temps et en s'imaginant qu'il s'agit là d'un monde unique et entier.

Mais si le travail d'écriture est si important dans nos métiers, c'est qu'il est inutile de parler de théorie si l'on ne modifie pas la façon dont on rend compte de la chose dont on parle. « Rendre justice aux données », tels sont la Loi et les Prophètes. Or, on ne rend jamais justice au terrain du premier jet. On ne fait qu'appliquer aux terrains les présupposés de départ, les clichés, ou pire, les principes de méthode que l'on croit devoir tirer des « postures théoriques » apprises en cours de « méthodologie ». Grâce à l'argument emprunté à l'épistémologie que le chercheur « doit construire son objet », tous les égarements sont d'avance justifiés. D'ici que les informateurs, les descriptions de terrain, les documents divers, l'expérience même de l'enquête, parviennent à s'extraire de ce magma de présupposés, on aura vite épuisé son allocation de recherche !

D'où, là encore, l'importance, de travailler en commun la pâte commune de l'écriture. En trente ans d'atelier d'écriture de thèse, j'ai appris que, en général, l'auteur écrit d'abord un texte sans rapport avec ce qu'il ou

elle veut dire. Les auteurs croient tous avoir dit quelque chose que le texte, par une lente dérive, a transporté tout à fait ailleurs... C'est dans le feu du travail collectif sur le texte (et non pas sur les idées du texte) que l'auteur s'aperçoit peu à peu de cette immense distance et que le texte peut être ensuite corrigé, réécrit, rattrapé. Ecrire c'est, par définition, réécrire. Mais on ne peut réécrire si l'on est seul devant son texte et seul avec son sujet ou seul avec son directeur. Pour parvenir à la véritable écriture de thèse, c'est-à-dire trouver un dispositif textuel qui soit en adéquation exacte et unique avec son sujet, il faut un grand temps de réécriture. D'où la surprise de l'auteur qui s'aperçoit dans le feu de l'atelier que c'est en défendant son texte qu'il dit, enfin, mais oralement, ce que le texte « voulait dire » mais « ne disait pas ». D'où cette suggestion du professeur dite sur un ton suave ou paternel : « Mais, chère mademoiselle, ou cher monsieur, pourquoi ne pas mettre dans votre texte ce que vous venez de nous dire si bien et qui ne s'y trouve pas du tout ? ». Pour obtenir un tel effet, il faut une épreuve que permet seul le travail de groupe, à même la matière du texte.

Mais là encore, il est bien difficile de faire partager à distance ce malaxage collectif d'une matière textuelle dans laquelle se trouve réalisée, de fait, la théorie. Les positions théoriques sont « tous terrains », comme les 4X4. L'écriture cherche au contraire « *the unique adequacy* » chère à Garfinkel. Ce qui pose aussitôt le problème de sa « généralisation ». Et pourtant, ce n'est pas de notre faute si les sciences sociales, parce qu'elles portent sur des situations rares, uniques, irrépétibles, ne peuvent pas se servir utilement de la notion de « généralisation à partir d'un cas ». Les sciences naturelles peuvent se permettre ce genre de mouvement parce qu'elles portent souvent sur des populations très nombreuses d'êtres quasi identiques que l'on peut donc traiter de loin et en bloc (ce qui n'empêche pas d'ailleurs « le phénomène » d'être très spécifique et traité comme tel). Mais, nous autres, anthropologues et sociologues, nous traitons d'apax. Et si jamais ils se trouvent reliés, généralisés, c'est probablement qu'un autre événement, lui même unique et particulier, a diffusé à partir d'un centre : un standard, un modèle, une habitude, voire une théorie. Et la diffusion de ce modèle généralisant, de ce que j'appelle un « énoncé collectant », il faut lui-même lui rendre justice en le traitant dans toute sa singularité.

Si le mot « scientifique » a un sens en science sociale, et je suis convaincu qu'il est justifié, c'est d'abord à cause du travail d'écriture que nous sommes obligés de faire pour chaque terrain différemment. C'est ce qui rend « objectif » nos thèses ou nos rapports ou nos livres. Mais c'est une objectivité durement acquise dont nos collègues en sciences naturelles, médicales ou économiques n'ont souvent pas la moindre idée.

Tout cela pour dire que si tout chercheur doit se trouver embarrassé d'exercer, sans le vouloir, une influence à distance sur de jeunes doctorants dont il ne peut pas faciliter l'apprentissage faute de partager le même atelier, il peut aussi se réjouir quand il apprend que ses travaux les ont aidé à voir et à

écrire ce qu'ils n'auraient peut-être pas saisi sans lui. Aux lecteurs de ce livre de juger, ensuite, si cette influence a fait subir aux doctorants un risque inutile, ou si elle leur a permis d'écarter le risque de ne pas rendre justice à leur merveilleux terrains.